

LECTURE DÉCOUVERTE N° 52

Un « Rouge du Midi » à Tours : Clovis HUGUES

Par Lucette Besson, membre de la SAT



figure 1 - Clovis Hugues.
Atelier Nadar. Vers 1882.

Le 3 mars 1872 était présenté à la « maison de peine », entendez la prison de Tours, un jeune homme tout juste débarqué de Moulins, entre deux gendarmes ; « *un tout petit jeune homme débraillé, à l'allure de bohème* », comme il se dépeint quelques années plus tard. Il se nommait Clovis HUGUES¹. Il était né dans un petit village du Vaucluse, le 3 novembre 1851, d'un ménage modeste de meuniers qui, faute de pouvoir compter sur le moulin, et dans l'espoir d'une vie meilleure, décida de migrer à Marseille. D'abord destiné à la prêtrise, notre jeune homme rejeta la soutane et rejoignit ses parents. En réalité, c'est donc de Marseille qu'il arrivait.

Il faut rappeler les événements terribles de l'époque. En réaction à la défaite de Sedan et ses conséquences désastreuses, le peuple de Paris s'était révolté. Pris de panique, le gouvernement s'était réfugié à Versailles. Du 18 mars au 21 mai 1871, la « Commune » se rendit maîtresse de la capitale jusqu'à ce que les « Versaillais » reprennent l'avantage, et ce fut alors, du 21 au 28 mai, la *Semaine sanglante*. Dès le 23 mars, Marseille avait voulu, elle aussi, avoir sa Commune—vite réprimée, le 4 avril. Cependant l'opposition ne cédait pas. Clovis Hugues, qui s'était lancé dans le journalisme,

n'était pas des moins virulents contre le gouvernement de Thiers et pour la défense de la République. Ayant publié, le 2 mai 1871, un pamphlet intitulé *Lettre de Marianne aux Républicains*², il fut arrêté, traduit devant le Conseil de guerre, qui rendit sa sentence :

« Par jugement du premier Conseil de guerre permanent de la 9^{ème} division militaire séant à Marseille, en date du 21 septembre 1871, le nommé HUGUES Clovis, âgé de 21 ans, né à Ménerbes, demeurant à Marseille, profession journaliste

Déclaré coupable d'avoir par la voie de presse cherché à troubler la paix publique et excité à la guerre civile, ladite provocation n'ayant été suivie d'aucun effet

a été condamné à la peine de trois ans de prison.

*Ledit a commencé à subir sa peine le 9 novembre 1871, jour à partir duquel la peine a commencé à courir.*³

1/9

¹ Clovis Hubert HUGUES, et non Hugues CLOVIS, comme on lit sur certains documents.

² L'appel aux Républicains commençait par « *Votre Marianne n'est plus la femme au bonnet rouge que vous avez connue en 1848* » et s'achevait ainsi : « *Déserteurs de la République, à votre poste ! La déesse n'a pas épuisé les traits qu'elle dirige contre les conspirateurs monarchiques ; la grande Marianne au cœur d'airain ne s'est pas encore agenouillée devant les organisateurs de la trahison...* » Cf. le texte complet dans *Clovis Hugues* de Triclot Dupuy –Edicioun Prouvenço d'aro – 2013. P. 140-148.

³ Archives départementales d'Indre-et-Loire. Registre d'écrou 2Y418 (4 janvier 1870-7 mai 1872) page 206.

À la peine de prison s'ajoutait une amende de 6 000 francs.

Il fut incarcéré provisoirement dans les casemates du fort Saint-Nicolas, à Marseille. Ils étaient là des centaines de malheureux, en attente de la prison, de la déportation ou de la mort. Un de ses compagnons de lutte, l'avocat Gaston Crémieux, considéré comme un dangereux agitateur, fut condamné à mort pour l'exemple et fusillé le 30 novembre 1871. Si lui-même en réchappa, c'est sans doute, comme le précise la sentence, que sa provocation n'avait pas été suivie d'effet. Dans une lettre à son ami Jules Béranger⁴, il raconte en détail son arrestation et évoque les conditions dans lesquelles vivaient les détenus : « *Je connaissais le fort pour y être venu mille fois consoler des camarades. J'allais maintenant les rejoindre pour vivre leur vie de misère et de privations, et c'est ce qui me fit envisager cette fois le fort Saint-Nicolas comme un enfer crénelé plus épouvantable, plus sinistre que jamais.* »

Du fort Saint-Nicolas, il fut conduit à la prison Saint-Pierre, toujours à Marseille. Mais le gouvernement avait intérêt à éloigner de la ville ces fauteurs de troubles. Il fut donc transféré d'abord à Tarascon, puis à Avignon. Le 12 février 1872, le préfet de Vaucluse écrivit au préfet d'Indre-et-Loire : « *J'ai l'honneur de vous informer qu'en exécution d'une décision ministérielle en date du 3 février courant, je viens de donner à la gendarmerie d'Avignon les ordres nécessaires pour opérer le transfèrement de la maison d'arrêt d'Avignon dans celle de Tours du nommé HUGUES Clovis condamné à 3 ans d'emprisonnement pour délit de presse.* »⁵ Ce transfèrement ne fut pas direct, il y eut une étape à Moulins, et déjà, pour certains biographes, à Lyon⁶. D'après le Registre d'écrou, c'est à sa demande que Clovis fut conduit de Moulins à Tours, où étaient envoyés les condamnés pour délit de presse, où il pensait peut-être retrouver son camarade, Joseph Pollio, arrivé quelques mois plus tôt⁷.

La prison de la ville, construite entre 1840 et 1843, s'élevait à l'emplacement de la Poste actuelle, avec entrée sur le Mail, aujourd'hui le boulevard Béranger.



figure 2 - Le Palais de justice. Lithographie de Rivaux. Bibliothèque municipale de Tours.

⁴ Lettre du 30 août 1873. Jules Béranger était le pseudonyme de Jules Belleudy (1855-1938), journaliste devenu sous-préfet, puis préfet, écrivain, critique. La correspondance de Clovis Hugues à l'adresse de Jules Belleudy est conservée à la bibliothèque Ceccano d'Avignon, sous la cote 5879.

⁵ Archives départementales d'Indre-et-Loire – dossier Clovis Hugues 4M930.

⁶ « J'ai habité un tas de prisons avant d'arriver à Tours » Lettre à Jules Béranger 3 juillet 1873.

⁷ Pollio s'était évadé le 2 janvier 1872. Repris le 3 décembre 1873, il rejoignit la prison le 15 janvier 1874.

Elle était considérée comme un modèle, conforme aux idées philanthropiques qui traversent tout le siècle et aux plans inspirés de l'Amérique⁸. Conscients que les prisons traditionnelles, où régnait la promiscuité (les adultes entre eux, quel que soit le motif d'inculpation, les adultes et les mineurs confondus), n'aboutissaient qu'à l'échec ; soucieux de donner au contraire aux condamnés une chance de s'amender, puis de se réinsérer dans la société, les philanthropes conçurent de nouvelles structures et de nouvelles méthodes. Ainsi vit le jour la prison « cellulaire », chaque détenu bénéficiant d'une intimité, d'un relatif confort sur le plan sanitaire, et, théoriquement, pouvant communiquer avec les autres à l'heure des repas ou de la promenade, recevoir des visites et... se faire photographier, comme « *le Sr Clovis Hugues* » en obtint l'autorisation du Ministre de l'Intérieur, le 24 juin 1872.

Clovis Hugues, « socialiste » avant l'heure, devait être au courant de ces réformes du système pénitentiaire. Rappelons au passage qu'à la même époque, dans le même élan humanitaire, se créait, à Mettray, à l'initiative de Frédéric-Auguste Demetz et Hermann Brétignières de Courteilles, la *Colonie agricole et pénitentiaire*, destinée à accueillir les jeunes délinquants de moins de 18 ans « ayant agi sans discernement ». Il ne fait pas de doute que Clovis Hugues était informé de cette innovation, puisque, à la mort de Demetz, le 2 novembre 1873, il écrit depuis sa cellule un éloge du fondateur⁹.

Clovis Hugues était tel qu'on se représente les hommes du Midi : petit, doté d'une chevelure en bataille que Victor Hugo qualifiait emphatiquement de léonine, d'un tempérament ardent ne reculant devant rien, toujours en mouvement, d'une éloquence sans faille. Moins que tout autre il était fait pour supporter le confinement d'une cellule : « *Mes va-et-vient sont de dix pas de prisonnier* ». Dans son dossier conservé aux Archives départementales de Touraine, figurent plusieurs lettres de protestation adressées au préfet. Il ne s'entend pas avec le directeur de la prison, Emmanuel Matthieu, « *une canaille* »¹⁰ qu'il accuse de le priver de journaux, de le couper de ses codétenus, d'intercepter sa correspondance. Dans sa défiance, il en vient même à donner à Jules Béranger une recette d'écriture cryptée qu'il applique aussitôt pour exemple, et son correspondant peut ainsi déchiffrer : « *Vive la Commune !* ». Il n'hésite pas à écrire aux autorités supérieures, sur un ton jugé si « *inconvenant* » que sa demande est refusée et qu'il est obligé de présenter des excuses. Toutefois il connaît des moments de résignation : il cultive sur sa fenêtre un « jardinet » de balsamines, entreprend « d'appriivoiser » deux escargots, jusqu'au jour où ils s'en prennent à ses fleurs. Etrangement, il ne parle jamais de ses lectures (Balzac ??), mais rêve de gloire. Il espère avoir fait, à sa sortie, « *sept ou huit pièces dans le genre de Tyl (sic) l'Espiègle qu'il présentera à l'auteur de Ruy Blas* », il compose de petites comédies (d'après *Cendrillon, Peau-d'Ane*), des « berquinages »¹¹ dit-il, pour un pensionnat de demoiselles qui lui en redemande, des poésies légères, et des poèmes plus graves qu'il publiera dès sa libération, en 1875, sous le titre *Poèmes de prison*.

⁸ C'est Tocqueville et son ami Beaumont qui, à leur retour d'Amérique, ont diffusé en France les théories nouvelles sur la conception des prisons. L'agencement de celles-ci devait permettre une surveillance facile des couloirs sur lesquels s'ouvraient les cellules, d'où le terme de « panoptique ».

⁹ On comprend qu'il se soit intéressé à la Colonie de Mettray et au sauvetage des gamins perdus dans la société : en novembre 1871, à la prison Saint-Pierre de Marseille, il avait écrit *Les enfants en prison*, poème qui ouvre le recueil des *Poésies socialistes* publié en 1905.

¹⁰ Lettre du directeur au préfet (3 août 1874) : « *J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il résulte du rapport du gardien-chef de la prison de Tours qu'hier le nommé Clovis Hugues... a crié à haute voix, de manière à être entendu de toute la détention, Mr. Matthieu est une canaille, Mr. Matthieu est un misérable...* » - dossier Clovis Hugues. Dans une lettre à ses parents (12 août 1874) Clovis Hugues explique toute l'histoire : si l'ami Pollio a tenté de se suicider, c'est à cause du directeur. L'affaire, qui a mobilisé « *tout ce qu'il y a de considérable dans la ville de Tours en dehors de toute opinion politique* » n'a pas traîné : le directeur a été muté à... Moulins. (Ceccano 5879).

¹¹ « berquinages » : pour fabrication de « berquinades », d'après Arnaud Berquin (1749-1791), auteur d'ouvrages pour la jeunesse réputés fades, sentimentaux, puérils. Autour des années 1870, des pensionnats s'ouvrent aux jeunes filles. Clovis Hugues a-t-il travaillé pour Sainte-Ursule ? Sainte-Clotilde... ? On aimerait savoir aussi par quel intermédiaire il a été contacté pour remplir cet office.

« Par les cachots, par les pontons
 Où la vermine nous dévore,
 Par les vingt feux de pelotons
 Dont Satory résonne encore,
 Par la foule en proie au bourreau,
 Par les sinistres fusillades
 Abattant Crémieux au Pharo
 Et Delescluze aux barricades,
 Par le sang qui ruisselle et bout,
 Par le sang qui bat notre porte,
 Par tous ceux que la mort emporte,
 Debout ! Debout ! Debout !
 Jurons de venger notre morte.¹² »

Les trois ans accomplis, se pose la question de l'amende. Il est bien incapable de payer les 6000 francs. A la veille d'être libéré, le 8 novembre 1874, il apprend qu'il devra rester encore un an (c'est la « contrainte par corps »), ce qui déchaîne sa colère. Il écrit au maréchal Mac Mahon, président de la République : « Vous m'avez fait condamner parce que j'ai affirmé l'existence de la question sociale ; vous essayez maintenant de me prouver qu'elle n'existe pas, en me remettant en prison pour crime de pauvreté »¹³. Et il demande une remise de peine. Demande appuyée (!) par la direction de l'administration pénitentiaire auprès du Ministre de l'Intérieur : « La bonne conduite du nommé Hugues, depuis son séjour à la prison de Tours, me paraît le rendre digne d'une mesure d'indulgence. Je considère donc comme méritant d'être favorablement accueillie la demande tendant à ce qu'il lui soit fait la remise de l'amende... »¹⁴. Gracié, il retrouve la liberté en juin 1875, en même temps que son collègue Pollio. Habillés de neuf¹⁵, ensemble ils retournent à Marseille, d'où le commissaire central envoie ce rapport au procureur de la République, le 10 juillet 1875 : « J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il résulte des renseignements recueillis sur les nommés Hugues et Pollio que, depuis leur arrivée à Marseille, leur conduite a été exemplaire. Ils ont complètement rompu avec leurs anciennes relations, cherchant du travail, et tout démontre que la peine qu'ils viennent de subir a porté ses fruits »¹⁶. Un succès du régime pénitentiaire de Tours ? Pas si sûr ! Clovis écrira plus tard avoir été « hanté du désir de rebatailler »¹⁷.

*

Une telle expérience aurait dû le détourner à jamais de la Touraine. Aussi n'est-il pas peu surprenant de l'y voir revenir douze ans plus tard, en 1887. Et, comble de l'inattendu, invité par le maire, le docteur Alfred Fournier (1843-1898).

Alfred Fournier était-il un admirateur sincère de Balzac, ou voulait-il donner du panache à sa mandature ? On verra plus loin que la question peut se poser.



figure 3 - Alfred Fournier.

¹² *Ce que nous chantions en prison*. Prison cellulaire de Tours – mai 1873. Satory est un quartier de Versailles où l'on fusilla de nombreux communards pendant la *Semaine sanglante*. Le Pharo se situe à l'entrée du port de Marseille. La « morte », c'est, évidemment, la République.

¹³ Cf. le journal *Les hommes d'aujourd'hui*, 1^{er} janvier 1878. *Clovis Hugues*.

¹⁴ Dossier Clovis Hugues 4M930. Lettre du 8 février 1875.

¹⁵ Du vice-président du Conseil, Ministre de l'Intérieur par délégation, au Préfet : « Il a été pourvu, au moyen d'une collecte faite dans le sein de la commission de surveillance, aux frais d'habillement et de route de ces jeunes gens, et deux membres de la commission ont bien voulu se charger de veiller sur leur conduite ultérieure » - dossier 4M 930.

¹⁶ Dossier 4M930.

¹⁷ Cf. *Le Petit Provençal* du 30 novembre 1906 (cité par Jean-Claude Izzo, *Clovis Hugues – Un Rouge du Midi* Jeanne Laffitte 1978 p. 35).

Bien qu'il se dise « radical »¹⁸, l'idée de mettre à l'honneur l'enfant de la Touraine l'occupe depuis 1885 (il a été élu l'année précédente). En cette année 1887, il se montre d'un zèle infatigable. D'abord, il a lui-même rédigé une brochure qu'il ne manque pas de placer ici et là. Il déclare haut et fort son intention de faire ériger une statue qui marquera le centenaire de la naissance de Balzac, d'organiser des conférences. Le 8 mars, il s'adresse aux maires de Blois, Angers, le Mans, Orléans, Nantes pour leur exposer son projet et solliciter leur adhésion. À la fin de la lettre, on peut lire une précision qui nous éclaire peut-être sur les conditions de la venue de Clovis Hugues à Tours : « Mr Jules Claretie, membre du comité du patronage de notre œuvre, doit me mettre en rapport avec des conférenciers parisiens dont la notoriété nous garantit d'avance le succès »¹⁹.

Est-ce l'effet Jules Claretie ? Clovis Hugues a proposé sa participation, et le maire de l'en remercier, le 22 avril :

*« À M. Clovis Hugues député, rue St-Louis en l'Isle 24, Paris. Vous avez bien voulu m'accorder votre précieux concours en faveur de notre projet de statue à Balzac et, à cet effet, vous avez choisi le dimanche 8 mai pour votre conférence à Tours.
Je vous renouvelle ici, au nom de l'administration municipale, l'expression de nos plus vifs remerciements »*²⁰.

Le conférencier a-t-il assuré son hébergement ? s'enquiert M. le Maire. Si non, a-t-il une préférence ? Clovis Hugues ayant répondu sans doute qu'il lui en laissait le soin, nouveau billet, le 5 mai :

*« Je m'empresse de vous informer que j'ai retenu pour vous et pour Madame un appartement à l'Hôtel du Faisan, rue Nationale, n° 17.
Une voiture sera spécialement envoyée à la gare à l'arrivée du train et j'irai moi-même vous recevoir »*²¹.

Le journal *Le Petit Marseillais* apporte un complément d'information :

« Paris, 4 mai, 6 h 10

... Le maire de Tours vient d'avertir officiellement M. Clovis Hugues, au nom de l'administration municipale, qu'un banquet lui sera offert, le 7 au soir. MM. les préfets d'Indre-et-Loire et de la Loire-Inférieure assisteront à ce banquet, auquel Mme Clovis Hugues a été également invitée.

Un appartement au Grand Hôtel du Faisan²², un dîner officiel en présence de deux préfets, une voiture particulière, l'accueil du maire en personne : pour l'ancien petit communard, la roue a joliment tourné !

Et le journal conclut : *On sait que le député-poète a été prisonnier à Tours pendant quatre ans, et qu'il a laissé beaucoup de sympathies dans cette ville »*²³.

On peut s'étonner de cette dernière phrase. Mais il est vrai que Clovis Hugues avait reçu à la prison des visites de républicains tourangeaux, en particulier celles d'Armand Rivière. Avocat, député d'Indre-et-Loire, ses idées libérales rejoignaient celles du prisonnier qui parle de lui comme d'un ami.

¹⁸ « Mon radicalisme est encore plus élevé que la Tour Charlemagne », aurait-il déclaré au moment de la « guerre des basiliques », lorsque les Tourangeaux s'affrontaient à propos de la reconstruction de Saint-Martin (cité par Mgr Jacques Sadoux dans son Avant-propos à *Mademoiselle Cloque*, de René Boylesve – CLD 1995).

¹⁹ Archives municipales de Tours – document 2 D37.

²⁰ Ibid.

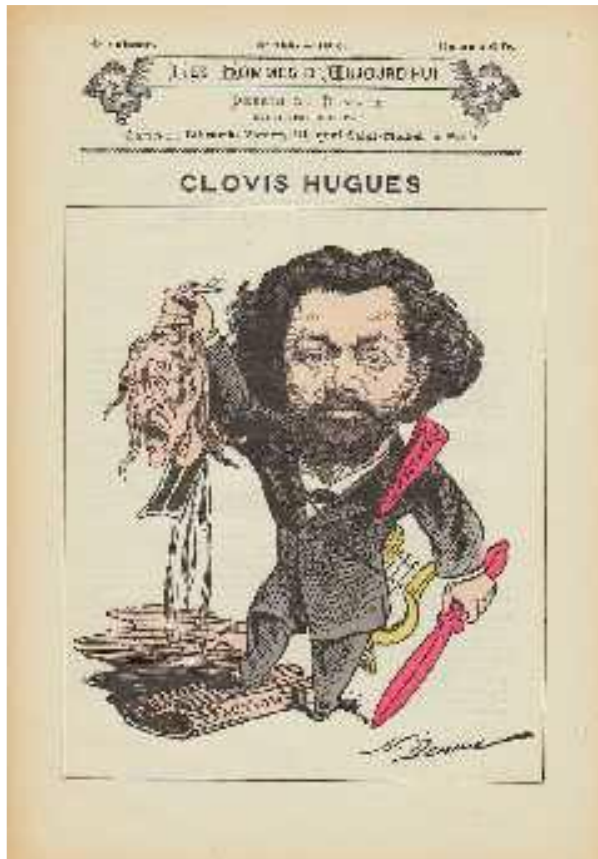
²¹ Ibid.

²² L'hôtel du Faisan était l'un des plus célèbres. Balzac y descendait quelquefois, et il y fait loger son héros Gaudissart.

²³ *Le Petit Marseillais* – 5 mai 1887.

À douze ans de distance, Clovis revenait avec une réputation propre à intéresser une ville orientée à gauche. Depuis 1875, sa carrière n'avait cessé d'évoluer. De journal en journal, d'éclat en éclat, le petit Marseillais s'était imposé comme un nouveau Raspail²⁴. En 1879, il était entré à la Chambre comme député de Marseille, succédant justement au « médecin des pauvres » mort l'année précédente. Installé d'abord à Montmartre, qui était alors « investi » par les Provençaux (Zola, Daudet, Arène, Bonnet), il se dépensait sans compter, soulevant ses publics par sa verve méridionale et son lyrisme. « *Sa consécration est faite* », résume Jean-Claude Izzo²⁵.

Il devait sa notoriété à son action, certes, à la vigueur de sa parole, à ses improvisations brillantes, à ses publications de poète engagé²⁶, aux caricatures dont il faisait l'objet, mais aussi à deux affaires dignes d'alimenter la presse à sensation.



Le 30 novembre 1876, à Toulon, il avait épousé civilement Jeanne, la fille de son compagnon de lutte, ancien proscrit de l'empire, Adolphe Royannez. Un mariage civil, et une mariée portant malgré tout la couronne virginale : il y avait de quoi choquer. Un jeune journaliste s'empressa de dénoncer le scandale. Il provoqua même Clovis Hugues à plusieurs reprises, si bien que celui-ci finit par lui envoyer ses témoins. La rencontre eut lieu, pour le malheur du journaliste que Clovis transperça de son épée. Le justicier fut acquitté. Huit ans plus tard, c'est la belle madame Hugues qui occupa le devant de la scène parisienne. Depuis plusieurs mois elle était victime des manipulations d'une épouse jalouse, qui, par le biais d'un détective privé, l'accusait de la tromper avec son mari. Le détective fut condamné mais fit appel. Comme il continuait ses calomnies et que l'affaire traînait, Jeanne, résolue à en finir, se procura un revolver et, le 27 novembre 1884, en plein tribunal, dans une salle comble, tira six coups sur son diffamateur. Il en mourut quelques jours plus tard. À son tour elle fut acquittée, le 8 janvier 1885, sous les applaudissements et les hourras du public²⁷. Sa carrière de sculptrice était lancée.

*

Mais revenons à ce 8 mai 1887, où, pour ouvrir la souscription destinée à la statue de Balzac, Clovis Hugues devait célébrer le romancier. Comment un républicain aussi convaincu pouvait-il faire l'éloge d'un écrivain si loin d'accorder le moindre pouvoir au peuple dont il redoutait, au contraire, les mouvements incontrôlables ? Avait-il lu *Les Paysans* ? Que, depuis ses études au séminaire, il vouât une vénération au poète exilé des *Châtiments*, cela se comprend. Et, de son côté, Hugo l'assura toujours de son soutien²⁸. Mais Balzac, qu'on disait légitimiste ? Quoi qu'il en soit, la conférence eut lieu.

6/9

²⁴ François-Vincent Raspail (1794-1878), né à Carpentras. Chimiste, homme politique et médecin marginal dit « le médecin des pauvres ». Lui aussi a commencé par le séminaire. Toujours dans l'opposition, lui aussi a connu la prison, à plusieurs reprises.

²⁵ Ouvr. cité, p. 56.

²⁶ *Les soirs de bataille* (1882), *Les jours de combat* (1883).

²⁷ Toute la presse s'empara de l'événement, *Le Temps*, *Le Voleur*, *Le Gaulois* et, bien sûr *Le Journal d'Indre-et-Loire* (cf. les numéros du 29 novembre 1884 et du 10 janvier 1885). L'affaire eut un retentissement énorme, jusqu'en Italie où elle inspira un dramaturge.

²⁸ Aux obsèques du grand homme, Clovis Hugues fut de ceux qui tenaient les cordons du poêle.



Elle eut lieu au Théâtre-Français inauguré depuis peu (1884)²⁹, au croisement des rues George Sand et Victor Hugo. La salle avait été pavoisée et fleurie. On comptait de nombreux représentants officiels : le maire Alfred Fournier, le préfet Léon Daunassans, M. Armand Rivière député, M. Oudin conseiller général, M. Briant secrétaire général des Amis des Arts, M. Moulun proviseur du lycée, et diverses autres personnalités.

Mme Clovis Hugues était assise à côté du maire. Le titre annoncé était ambitieux : *Balzac et ses œuvres devant le 19^{ème} siècle*.

Dans le *Journal d'Indre-et-Loire* du 9 mai, un journaliste, qui signe A.C., et qui n'est visiblement pas du bord de la municipalité, fait de la séance un compte rendu - disons « drolatique », puisqu'il s'agit de Balzac. L'orateur s'est fait attendre, mais il arrive et prend la parole devant une assemblée plutôt réticente. Le journaliste écrit :

« Mais, ô surprise ! il va, il va !... et, à mesure qu'il parle, la méfiance disparaît. Il amuse, il attache. Petit à petit le charme opère, et au bout de dix minutes le courant sympathique s'est établi, et au bout d'un quart d'heure il n'y a plus un Tourangeau dans la salle : tous Midi »³⁰.

Clovis a commencé par évoquer son arrivée à Tours, le 3 mars 1872, « entre deux Pandores » et le journaliste poursuit à sa place :

« Savez-vous à quoi il pensait, ce bandit, cet insurgé, ce voleur que l'on conduisait à la prison ? A la misère, à son avenir compromis, à l'horreur des cachots ? Non. Il n'était travaillé que par cette pensée unique qui annihilait toutes les autres : Balzac n'a pas encore de statue dans sa ville natale ! Hum ! Tarascon, cinq minutes d'arrêt. »

Les Tourangeaux sont soumis à un flot de paroles où il semble bien être peu question de Balzac. « *Mais s'agit-il de Balzac ?* » feint de s'interroger le chroniqueur. À lire l'article, on est tenté de croire que, ce jour-là, Clovis s'est livré à un numéro de passe-passe, plus Gaudissart que le vrai.

La réalité apparaît tout autre d'après le commentaire de *L'Union libérale*, datée également du 9 mai : « *M. Clovis Hugues nous a parlé de Balzac en poète. Il a eu, en même temps, des échappées d'une rare originalité sur toutes sortes de sujets* ». Même s'il n'a pu s'empêcher d'ironiser sur ses années de prison, sur l'accent tourangeau qu'il y aurait contracté, l'orateur témoigne, lorsqu'il en vient à Balzac, d'une connaissance assez sérieuse de l'homme, de son caractère et de son destin – autant qu'on en savait à l'époque ; il évoque les difficultés de la jeunesse, le rôle de la Volonté pour devenir « *un romancier sans prédécesseur dans l'histoire, sans rivaux parmi ses contemporains* » (les termes sont-ils du journaliste ou de Clovis lui-même ?). Sans faire l'impasse sur la délicate question du style ni celle des longues descriptions, il met l'accent sur le besoin de dire la totalité des lieux, des êtres, des objets, et rappelle combien les typographes étaient à la peine pour déchiffrer ses manuscrits. Ses

²⁹ Il remplaçait le théâtre de la rue de la Scellerie qu'un incendie avait dévasté en novembre 1883.

³⁰ Plusieurs années après, en 1899, Clovis lui-même racontait comment, ce fameux 8 mai 1887, il avait retourné les Tourangeaux que le préfet lui avait dépeints difficiles à déridier.

personnages, les Rastignac, les Rubempré, les La Palférine, les Vautrin, il les a moins observés que nourris de son propre sang, et ils servent de modèles aux générations suivantes. Et les dettes ! Et la tentation de la politique ! Et le rêve – par lui-même trahi - des mines d'argent en Sardaigne ! « Balzac, je le connais à fond pour avoir eu le loisir de l'étudier dans votre maison d'arrêt ; il a fait constamment œuvre de révolutionnaire, œuvre démocratique » déclare-t-il pour finir (œuvre « démocratique » ? En vérité, Balzac vise surtout la bourgeoisie de Louis-Philippe). Puis, entre cet hommage et le vin d'honneur, Hugues lit un poème que, par anticipation, il a composé pour le jour où l'on inaugurerait la statue³¹ :

*« Qu'il se lève, la face altière,
 Ce moine du nouveau désert,
 Le front tourné vers la lumière,
 Le col de la chemise ouvert,
 Drapé dans sa robe plissée,
 Robuste comme la pensée
 Qu'il opposait à son destin,
 L'allure à la fois douce et grande,
 Avec une corde qui pende
 A ses flancs de bénédictin »...*

Le public, transporté par ces couplets « déclamés d'une voix vibrante », fait une véritable ovation au héros de la soirée qu'avait accueilli déjà, à son apparition, « une double salve d'applaudissements ». Au sortir de là, réception au Cercle de l'Union républicaine, place d'Aumont (actuelle place des Halles), « pavoisé et illuminé pour la circonstance ». Nul doute que Clovis Hugues laissa un fier souvenir aux Tourangeaux. Et que lui-même fut marqué par un si chaleureux accueil.

*

On va voir qu'il s'en souvient.

À plusieurs reprises s'était tenue, à Tours, une *Exposition nationale*. Celle de 1892, particulièrement remarquable, ne dura pas moins de cinq mois, du 28 mai au 15 octobre. Le comité était présidé par le même Alfred Fournier, qui pouvait se flatter d'avoir réussi, trois ans plus tôt, à faire ériger la statue de Balzac. Son mandat s'achevait. Mais auparavant, il avait à cœur de célébrer une dernière fois « notre glorieux compatriote », l'homme et l'œuvre, dans le *Journal officiel de l'Exposition* : en quatorze « feuillets », il racontait, citant la sœur du romancier Laure Surville, Théophile Gautier, Alphonse de Lamartine, il racontait Balzac, sa vie, ses humeurs, ses habitudes, ses divers domiciles, son mariage avec Mme Hanska, etc., etc... Et l'œuvre ? Arrivé au dernier chapitre, on lit avec stupéfaction : « Le moment est venu de parler des œuvres de Balzac. Le sujet est trop délicat pour que nous nous permettions d'apprécier le génie du grand écrivain ; nous ne saurions avoir une prétention aussi téméraire » ! Comment ne pas douter qu'il ait jamais lu Balzac ? ne pas penser que tout ce bruit fait autour de l'écrivain revenait plus ou moins à une opération de promotion personnelle ?

Toutes les activités de la région étaient représentées dans cette Exposition : historiques, artistiques, littéraires, scientifiques, sportives, agricoles, commerciales, etc. Le *Journal* rend compte, semaine après semaine, de tous les événements, depuis l'ouverture du chantier au Champ de Mars³² jusqu'à la clôture de la session à laquelle Clovis Hugues se trouve associé. Parmi les anarchistes de Paris, il y avait une jeune comédienne, Fernande d'Erlincourt, alias comtesse Eliane, née Sidonie Poiret.

³¹ Clovis Hugues imagine un Balzac en pierre, debout, d'après le portrait de Boulanger. En fait, c'est un Balzac en bronze, assis, qui sera inauguré le 24 novembre 1889, non sans péripéties avant, ni sarcasmes après. Le « col de la chemise ouvert » renvoie au daguerréotype. Ce n'est pas ce poème qui sera lu, le jour de l'inauguration, mais celui du sculpteur lui-même, Paul Fournier.

³² Le Champ de Mars se trouvait entre la Loire et le boulevard Preuilly.

C'était une belle femme, imposante. Elle fut invitée par la municipalité à « venir apporter le concours de son talent dramatique à la fête de la clôture ». Comme elle vouait une admiration à Clovis Hugues, le poète, « elle lui exposa son vif désir de répondre par un brillant à-propos poétique à l'invitation faite ». C'est ainsi que, fidèle à sa renommée d'improvisateur, il composa, en deux heures (sic), un *Salut à la Touraine* de quinze strophes. Après qu'une Voix prophétique a longuement annoncé des temps nouveaux :



figure 6 - Fernande d'Erlincourt.

*« Regardez, tout reluit, tout s'achève en trophées.
Après Paris, c'est Tours qui venge les Titans,
Changeant le Champ de Mars en un jardin des fées
Irradié de fleurs, de dômes éclatants... »*

la Liberté conclut :

*« Salut, belle Touraine, ô jardin de la France,
Où le rêve et les fleurs éclosent à la fois,
Où Rabelais versait le vin de l'espérance
Aux peuples accablés sous le fardeau des rois.*

*Et, pensive, hâtant la grande délivrance,
Voulant l'égalité du chaume et du palais,
Je vins ici chanter, dans le jardin de France,
Descartes et Courier, Balzac et Rabelais ».*

*

Le 14 juin 1907, *L'Union libérale* publia ce communiqué :

« M. Clovis Hugues, qui vient de mourir³³, avait séjourné à Tours... à la maison d'arrêt. Voici en quels termes charmants il nous le rappelait, il y a quelques mois, en réponse à une lettre que nous lui avions adressée pour solliciter sa collaboration à notre journal :

« Mon cher confrère,

Je suis un peu tourangeau, ayant habité Tours pendant quatre ans, sur le mail Béranger... à la prison. C'est vous dire que je suis enchanté de collaborer avec vous, dans une ville où la jeunesse et ses belles illusions éclairèrent toujours ma prison d'une joie et d'une espérance.

Bien à vous

Clovis Hugues ».

Si la mort ne l'avait enlevé trop tôt, nous pourrions ajouter un quatrième chapitre à l'histoire des relations de Clovis Hugues avec la bonne ville de Tours.

J'adresse mes remerciements à Clément Serguier, des Editions *A l'asard Bantezar !* qui s'est rendu pour moi à la bibliothèque Ceccano d'Avignon ; à Jean-Luc Porhel, directeur des archives municipales de Tours, pour ses suggestions ; à Patrick Ranger, président de l'association *Hommes et Patrimoine de Saint-Cyr*, pour m'avoir communiqué *Le Journal officiel de l'Exposition de Tours 1892* d'où proviennent les portraits d'Alfred Fournier et de Fernande d'Erlincourt.

³³ Il est mort à Paris le 11 juin 1907.